

HERCULE VALJEAN

# La morte dans la neige

ÉDITIONS  
**MONTREAL**  
**DÉTECTIVE** *Enrg.*

BeQ

# Hercule Valjean

Une autre aventure extraordinaire  
du Domino Noir # HS-047

## **La morte dans la neige**

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Littérature québécoise*  
Volume 698 : version 1.0

# **La morte dans la neige**

Collection *Domino Noir*

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.com/>

# I

Madame Ovila Girard replia son tricot, et le posa sur ses genoux.

Elle enleva ses lunettes et s'essuya les yeux.

– Les yeux me chauffent, dit-elle à son mari. Celui-ci, assis dans sa berceuse, de l'autre côté de la table, ne leva pas la vue, et grogna.

– Oui ?

Madame Girard bailla, et se passa la main sur le visage.

– Le temps a l'air à changer.

Girard releva la tête cette fois.

Cultivateur, toute question de température le touchait de près.

– Oui ?... J'avais pas remarqué.

Il se leva, marcha jusqu'à la fenêtre et entrouvrit le rideau.

– Il fait noir comme chez le loup.

Madame Girard prit le journal sur la table et voila la lampe.

– Vois-tu mieux de même. Le vent a l'air à monter.

Girard regardait toujours dehors.

Le nez sur la vitre, il déclara :

– Ah, oui ! une vraie tempête. Le vent charrie la neige, on voit ni ciel ni terre.

Commençait, à cette heure-là, et ce soir-là, la pire tempête de neige de l'hiver.

Et commençait à se dérouler aussi, en même temps que la tempête, un crime horrible, idiot, stupide, un crime qui devait jeter le paisible village de Sainte-Lucie dans l'émoi le plus violent.

Madame Girard reprit son tricot.

– Ovila, sais-tu, moi je suis inquiète de Mariette.

– Pas de danger, inquiète-toi pas pour rien.

– Tout de même...

– Qu’est-ce qui peut arriver ?

– Je sais pas. Seulement, avec cette tempête-là...

– On reste à vingt arpents de la gare. Vingt arpents, ça se marche...

– Oui, mais si la tempête est grosse...

– Elle est grosse, la tempête, mais Mariette est une fille habituée à la misère, elle va bien se débrouiller, tu vas voir...

– Ben, en tout cas, j’aimerais ça que tu ailles au-devant d’elle.

– Viens donc pas folle ! Mariette va arriver, tu vas voir...

Au loin, porté par le vent, se fit entendre le cri du sifflet de la locomotive.

C’était le train venant de Québec.

– Tiens, tu vois, voilà le train. Mariette va être ici dans quinze minutes.

Madame Girard tricotait fébrilement.

– Ça serait mieux d’aller à sa rencontre...

Mais Ovila Girard maugréa quelques mots dans son menton, et se rassit en ramassant son journal sur la table...

Il ne parla pas, et attendit...

Il attendit longtemps.

Quand le train arriva, en temps, il était huit heures.

À dix heures, Mariette n'était pas arrivée.

Et à dix heures et demie, madame Girard se leva, et dit à son mari :

– Tu feras ce que tu voudras, mais moi, je m'en vas voir. Mariette aurait dû être ici à huit heures et quart...

Malgré les protestations de son mari, elle s'habilla à la hâte et sortit.

## II

Mariette Dupont était maîtresse d'école.

Elle habitait depuis trois ans chez les Girard, qui l'aimaient comme une fille.

Couple sans enfant, la fraîcheur de Mariette, sa jeune beauté solide, avec de belles couleurs aux joues et une taille pleine, rebondissante de santé, leur plaisait.

Mariette riait toujours.

Fille de cultivateur, elle connaissait les us et coutumes de la campagne, et s'était vite créé, dans le village, un cercle d'amis intéressants.

Deux ou trois fois par hiver, elle partait pour la fin de semaine, se rendant chez une de ses cousines demeurant à Québec.

C'étaient là ses voyages annuels.

Elle avait perdu ses parents, et passait les vacances au village, trouvant toujours quelque



chose à s'occuper, des charités à faire.

Le voyage qu'elle avait fait, cette fin de semaine-ci, en était un de ses voyages annuels, à Québec.

Parti du vendredi soir, elle devait revenir sur le train du dimanche soir, à huit heures, pour reprendre ses classes, le lendemain matin.

Mais elle ne les reprit pas.

Elle ne les reprit jamais.

Car elle ne revint pas ce soir-là, ni le soir d'ensuite...

Ni tout autre soir.

Elle ne revint en fait, jamais...

Lorsqu'elle sortit pour aller à la recherche de la fille, madame Girard se rendit jusqu'à la gare.

Elle refit en sens inverse le chemin qu'avait dû parcourir la jeune fille.

Elle regarda autour d'elle, scruta la rue et les trottoirs, et les fossés.

Autant qu'elle le pouvait.

Car la tempête était dévastatrice.

Un vent violent, d'une froideur inouïe.

De la neige comme du sel, qui fouettait le visage.

Et des rafales qui menaçaient de l'emporter.

Elle mit presque une heure à atteindre la gare.

Mais le chef de gare ne se trouvait pas là.

La gare était déserte, les abords solitaires.

Elle frappa, mais en vain.

Elle retraça ses pas, et rencontra son mari.

– J'ai décidé de venir te rejoindre.

Il avait l'air humilié par ce courage que montrait sa femme, et auquel il s'était tout d'abord refusé.

– T'as bien fait, Ovila. Je commençais à avoir de la misère.

– As-tu retracé la maîtresse ?

Il l'appelait comme ça souvent.

Substituant la profession au nom.

– Non, je ne l'ai pas trouvée.

– Allons au central, puis faisons venir le constable.

Ils marchèrent encore une rue, puis furent devant la centrale téléphonique.

Ils entrèrent.

– Vous me dites pas que vous êtes inquiète, madame Girard ?

– Bien oui. Elle devait arriver à soir...

– Elle aurait bien pu manquer son train ! opina la jeune fille.

Madame Girard eut un regard d'espoir vers son mari.

– C'est des affaires qui arrivent, hein, Ovila ?

Il grogna.

La jeune fille continua.

– Si vous saviez le nom de sa cousine à Québec... puis son adresse...

Madame Girard jeta un coup d'œil à son mari.

– Ovila, si on téléphonait à Québec. C'est rien que trente-cinq cents, puis ça nous tirerait

tellement d'inquiétude.

Le gros Ovila, reconnu pour sa ladrerie, hésita un peu à répondre, puis fit un signe de tête.

– C'est correct, téléphone...

La jeune fille se mît à l'œuvre.

Madame Girard lui avait donné le nom et l'adresse, une dame Viateur Bernard, dans Limoilou.

Par chance, ils avaient le téléphone à la maison, et l'appel fut vite complété.

C'est madame Girard qui parla.

– Oui, allô !... On est inquiet de Mariette. Est-ce qu'elle est partie de Québec ?

– Oui. Elle est partie ce soir, à six heures.

– Vous l'avez conduite au train ?

– C'est mon mari qui y est allé. Il l'a vue monter sur le train.

– Oui, bien merci beaucoup...

Mais la cousine voulut, en savoir plus long, et durant quelques minutes, elle expliqua ce qui se

passait.

En refermant l'appareil, elle fut soucieuse.

– Pas d'autre chose à faire que d'avertir le constable.

La jeune fille du téléphone, Rose Drouin, communiqua avec le policier du village.

### III

Le constable arriva.

Les Girard le connaissaient bien.

Ancien garde-chasse, natif des rangs, Horace Ferland, grand maigre au visage creux, à la bouche sans dents, était le type parfait du oisif professionnel.

La situation de constable de Sainte-Lucie, malgré le peu de rémunération, lui convenait parfaitement.

Il écouta attentivement ce que disait madame Girard de cette arrivée attendue de Mariette, et du retard de la jeune fille.

Peut-être qu'elle est allée veiller chez une amie avant de venir chez vous ?

Mais Rose Drouin, du téléphone, le démentit.

— Je le saurais, moi. Toutes les amies de Mariette ont le téléphone, et je suis bien sûre que

si elle était chez l'une d'elle elle m'aurait téléphoné pour me dire bonjour. Elle fait toujours ça.

Le constable se gratta la tête.

– D'après ce que je peux voir, l'important, c'est d'abord de savoir si elle est débarquée ici.

Il cracha sur la catalogne devant la porte.

– Elle aurait bien pu s'endormir sur le train, se réveiller deux stations plus loin, coucher par là, puis revenir demain matin.

Madame Girard haussa les épaules.

La théorie ne semblait pas bien solide en effet.

Le constable se tourna vers Rose Drouin.

– Appelle-moi donc la gare. Mais la petite secoua la tête.

– Il y a persone, Ovide Théorêt est allé veiller chez sa mère.

– Téléphone là.

– À votre goût.

Elle sonna les deux courts – un long de chez

madame Esdras Théoret.

– Ovide est-il là ? Oui... bon.

Elle montra l'appareil au mur à Horace Ferland.

– Allô, Ovide ? Écoute donc, au sujet de Mariette Dupont. L'as-tu vue, à soir, au train ?

– Oui. Elle est descendue à huit heures, avec sa petite valise.

– Elle était toute seule ?

– Oui.

– L'as-tu vue aller ?

– Bien sûr. Elle a pris le chemin vers chez Ovila Girard.

– Merci bien, Ovide, excuse-moi de t'avoir dérangé.

Horace raccrocha.

Il se gratta la tête..

– Ouais, ça se corse.

Ovila Girard demanda :

– Elle pourrait pas s'être gelée en marchant,



tomber à terre, puis être enterrée par la neige ?

Horace se mit à rire :

– Voyons donc. Une fille de la campagne, comme elle, solide ?... Se geler puis tomber ?... Elle est mieux habillée que les gens de la ville, elle...

Madame Girard approuvait de la tête.

– C'est vrai ça, c'est vrai.

Alors Ovila se tut.

Horace avait l'air franchement perplexe.

– J'sais pas où me jeter. Si elle est débarquée du train, c'est qu'elle s'en allait chez vous... mais elle est pas arrivée, ça fait qu'elle est arrêtée en chemin.

Madame Girard eut soudain une petite exclamation.

– Ou bien elle a été arrêtée...

Puis elle déclara d'une voix que les larmes menaçaient de briser.

– Moi, je vous dis qu'il lui est arrivé quelque chose, quelque chose de pas correct !

Rose pleurnicha dans son mouchoir.

Ovila Girard détourna la tête d'un geste soudain timide.

Horace Ferland mit son chapeau sur la tête.

– Oui ben c'est pas à rester ici que je vas la trouver.

Il se tourna vers les Girard.

– Vous autres, allez-vous en chez vous. On va s'en occuper. J'vas demander à Ti-Mousse Robidoux de venir m'aider, puis on va s'en occuper.

Ovila Girard se redressa les épaules.

– Moi aussi je vais t'aider, Horace. Toi, ma vieille, on va aller te conduire chez nous, puis tu vas nous préparer du café chaud puis des beignes. Tantôt on ira se chauffer un brin.

## IV

Pour les trois hommes la nuit fut dure.

Une nuit longue, ardue.

Une nuit à combattre la tempête toujours grandissante.

Et pas à pas...

Pied par pied...

Pouce par pouce, ils examinèrent.

Ils examinèrent le chemin qu'avait parcouru la maîtresse d'école...

QU'AURAIT DÛ parcourir la maîtresse d'école, en partant de la gare pour se rendre à sa pension.

Mais ce fut en pure perte.

Ils ne trouvèrent rien.

Pas un indice.

Pas un objet.

Pas une trace.

Mariette Dupont était disparue dans le soir.

Disparue sans laisser la moindre trace.

C'est comme si elle n'avait jamais même foulé ce sol.

Comme si elle avait été un fantôme qui serait descendu du train, aurait marché quelques pas, puis se serait résorbé dans la nuit.

À toutes les heures, les hommes allaient prendre le café, puis madame Girard demandait :

– Pas de nouveau ?

– Rien.

La bonne femme secouait la tête, et de grosses larmes lui coulaient sur les joues.

Une fois, elle cria :

– Mais qu'est-ce qui a bien pu lui arriver, à ma petite Mariette ?

Ovila Girard la regarda.

Horace Ferland eut un geste las.

Et madame Girard comprit que les hommes se

demandaient la même question.

Ovila, surtout, ne disait mot.

Il se souvenait que sa femme lui avait demandé d'aller au-devant de la petite.

Qu'il avait refusé.

Et il savait bien que, jusqu'à un certain point, il était responsable de ce malheur.

S'il y était allé ?

S'il avait suivi le conseil de sa femme ?

Mariette Dupont aurait-elle disparue ?

Et il craignait à tout moment une explosion de reproche de sa femme.

Elle pouvait lui dire que c'était de sa faute à lui... tout ça.

Et il ne désirait le moment où il serait seul avec elle.

Mais en attendant, madame Girard n'avait pas soufflé mot de ce conseil qu'elle avait si opportunément donné à son mari...

Et qu'il n'avait pas suivi.

Vers le matin, Horace Ferland s'avoua vaincu.

– Il nous reste plus rien à faire.

Il enleva son chapeau et le mit sur la table.

– On a examiné de la gare à ici, on a rien trouvé. Il se leva, et marcha vers le poêle pour y jeter l'allumette avec laquelle il venait d'allumer sa pipe.

– Il reste plus rien qu'une chose à faire, c'est d'avertir la police provinciale.

## V

Théo Belœil arriva vers midi.

La tempête s'était calmée soudainement, et un soleil radieux inondait la campagne.

Il arriva avec ses hommes.

Malgré les mauvais chemins, et d'innombrables difficultés à passer, ils arrivèrent.

– Bon, expliquez-moi ce qui arrive.

Ce fut Horace Ferland, revêtu de son uniforme des grandes occasions, qui lui donna les détails de l'affaire.

Belœil réfléchit quelques minutes, quand Horace eut fini son récit.

– Ainsi, vous dites que la jeune fille est disparue entre la gare, là-bas, et cette maison, ici ?

– Oui, inspecteur.

– Bon.

Il regarda la topographie.

– C’est pourtant un bout de chemin bien droit, habité, bordé de maisons...

Horace eut un geste de la main.

– Oui, mais attendez...

– Quoi ?

– Hier soir, c’était une tempête.

Belœil se mit à rire.

– Et puis après ?

– Dans un village comme ici, dit Horace, avec une tempête pareille, il n’y a personne sur la rue.

Et il ajouta pieusement :

– Surtout le dimanche.

Belœil le regarda.

– Je comprends. Autrement dit, le chemin était désert, et tout aurait pu lui arriver.

Et Horace compléta :

– Surtout du fait du grand vent, les bruits extérieurs devenaient indistincts.



Belœil hocha la tête.

– Je vois ce que vous voulez dire. Il se renvoya le chapeau en arrière :

– Nous pouvons supposer, à notre choix, le meurtre, l'enlèvement, le viol, afin, n'importe quoi.

Horace étendit ses mains, paumes au soleil.

– Exactement...

– Bon. Alors nous allons nous mettre au travail.

Il se tourna vers ses hommes.

– Allons, examinez le chemin, fouillez dans la neige, s'il le faut. Apportez-moi tout ce que vous trouverez.

Horace eut une exclamation de surprise.

– Nous avons fouillé toute la nuit...

Mais Beloeil le regarda avec un tel air...

De tels yeux...

Qu'Horace baissa la vue, et ne dit mot.

Il comprenait bien qu'il fallait mieux ne pas se

mêler du travail de ces policiers.

D'ailleurs, maintenant qu'il les avait fait venir, à eux de se débrouiller.

Sa responsabilité à lui se trouvait dégagée.

Il les observa donc.

Cherchant à tirer d'eux des méthodes qu'il ne connaissait pas.

Beloeil, lui, marcha à grands pas vers la gare.

Pour y questionner, c'était évident, le chef de gare.

La dernière personne, à Sainte-Lucie, qui avait vu Mariette Dupont vivante.

Vers midi, dans la salle à manger du seul hôtel de Sainte-Lucie, les policiers se rencontrèrent.

Horace y était.

– Avez-vous du nouveau, monsieur Beloeil ?  
Beloeil ne répondit pas. Horace Ferland se retira discrètement. Quand il fut parti, l'un des policiers demanda à son chef :

– Rien de nouveau, hein, inspecteur ?

Belœil baissa la tête.

– Non. Et franchement...

Il partit pour continuer sa phrase, mais il arrêta.

– Franchement...

Il mit résolument sa serviette sur la table, et partit vers le bureau de l'hôtel.

Le commis était derrière le comptoir.

– Vous avez un téléphone ici ?

– Certainement, monsieur. Là !

Il montrait une cabine.

Belœil y entra, demanda Métropole, et quand il eut obtenu la communication avec le numéro demandé, il parla presque bas.

– Allô, Benoit Augé ? Ici Théo Belœil. Je te parle de Sainte-Lucie, près de Québec. Dis au Domino noir que je veux le voir ici ce soir. Dis-lui qu'il me télégraphie son déguisement et le nom sous lequel il viendra ici.

Puis il raccrocha et sortit.

Un sourire se jouait sur ses lèvres.

Belœil savait qu'avec le Domino noir ici, le crime ne resterait pas sans solution.

Est-il déjà arrivé que le Domino noir ne trouve pas le criminel ?

Laisse un crime impuni ?

Échoue dans ses enquêtes ?

Allons donc !

## VI

Belœil resta bien tranquille, assis dans le lobby de l'hôtel.

Il attendait l'arrivée du Domino noir.

Vers cinq heures, on lui téléphona de la gare.

– Monsieur Belœil.

– Oui.

– Vous avez un télégramme ici.

– Lisez-le moi.

– Oui monsieur, voici : « Vous souvenez-vous de moi ? Grand type mince, avec moustache noire et cheveux frisés ? Augé m'envoie. Vous rejoindrai Sainte-Lucie vers sept heures. Signé : Donat Ducharme. »

Belœil sourit de l'astuce du Domino noir.

Car c'était bien lui qui s'identifiait aussi.

Pour le chef de gare ayant reçu le télégramme,

il ne transpirait rien.

L'honneur de Belœil était sauf.

L'identité du Domino noir aussi.

Les deux choses avaient leur importance, il faut en convenir !

À sept heures, Ducharme, alias le Domino noir arriva. de plusse mettait en quête

Le Domino noir, une fois de plus, se mettait en quête d'un criminel.

Et une fois de plus, il le faisait sous un déguisement d'une inouïe perfection.

Car il était passé maître dans l'art de se déguiser.

Et personne n'aurait pu deviner que sous cette apparence se cachait un tout autre homme.

Car le Domino avait pour son dire qu'un déguisement n'est pas seulement l'altération des traits d'un individu, mais encore l'adoption, par le déguisé, des manières et des tics caractéristiques à l'individu qu'il imite.

Dans son déguisement présent, celui de Donat

Ducharme, le Domino donnait une imitation d'un jeune homme élégant, un peu poseur, portant canne et vêtements de luxe, mais sobres.

Et son déguisement était impeccable.

Jusqu'au timbre de voix qui s'adaptait à ravi au type imité.

Et ce déguisement servait une fin utile.

Personne au monde n'avait vu le Domino noir sous sa vraie personnalité.

Dans sa lutte contre le crime, le jeune riche qui était le Domino noir avait besoin de pouvoir agir dans l'obscurité la plus complète.

C'était essentiel à sa réussite.

Et s'il était craint comme la peste par la pègre, c'était justement parce que personne ne pouvait savoir exactement qui il était...

Où il demeurait...

– Comment le rejoindre.

Seul un homme le savait.

Benoit Augé, reporter au MIDI, un quotidien de Métropole.

Et Benoit Augé, confident du Domino, servant de contact avec le monde extérieur, ne trahirait pas le secret.

De cela, le Domino noir en était certain.

Il salua Belœil avec bonne grâce.

Les deux hommes avaient souvent travaillé ensemble.

Et le Domino admirait beaucoup Belœil.

Même s'il n'approuvait pas sa façon de travailler.

– Salut, vieux. Tu as reçu mon télégramme ?

Belœil, chaque fois qu'il voyait un déguisement du Domino, devenait muet de surprise.

– Ne reste pas comme ça, bouche bée !...

Belœil secoua la tête.

– Vraiment, mon vieux, tu es formidable ! Je n'ai jamais vu un déguisement aussi parfait.

Le Domino lui tapa sur l'épaule.

– Tu dis ça, tu le répètes à chaque fois...



Et il ajouta :

– Allons, raconte-moi ça, ce crime-là, que je me mette au travail.

En dix minutes, Belœil relata les faits de la cause.

– Tu vois, conclut-il, ce que tu vas avoir comme détails.

– C'est tout ?

– Oui.

– C'est en effet, pas beaucoup.

– C'est tout ce que nous savons nous-mêmes.

Le Domino pencha la tête et réfléchit.

– Le chef de gare est encore le meilleur atout.

Belœil approuva.

– C'est ce que j'ai pensé.

– Tu l'as questionné ?

– Oui.

– Rien ?

– Rien.

Le Domino se mâcha la lèvre.

– Je vais le voir aussi... tout à coup...

Belœil se leva.

– Viens avec moi, je vais te présenter comme mon assistant, tu lui poseras les questions que tu voudras.

Les deux hommes sortirent de l'hôtel où le Domino avait rejoint Belœil, et s'acheminèrent vers la gare.

Ovide Théoret était inactif.

Un fret venait de passer.

Le train de Québec ne passerait qu'à huit heures.

– Monsieur Théoret, mon assistant, Donat Ducharme.

Le Domino tendit la main.

Théoret fut cordial.

– Bonsoir monsieur.

– Monsieur Ducharme aimerait vous poser quelques questions, monsieur Théoret.

Théoret se mit à rire.

– Je veux bien. Mais je crois que je vous ai tout dit.

Belœil haussa les épaules.

– Que voulez-vous, c'est notre métier. C'est à piocher qu'on vient à découvrir nos coupables.

Théoret fut aimable.

– Je comprends bien ça, monsieur Belœil. Allez-y, monsieur Ducharme.

Ducharme (alias le Domino noir) se posa une fesse sur la grande table où s'alignaient les clés télégraphiques et les bobines de réception.

– Voilà, monsieur Théoret : avant l'arrivée du train, y avait-il quelqu'un sur le quai de la gare ?

Théoret se plissa le front.

– Personne de conséquence. Il y avait les trois jeunes gars saouls que j'ai été obligé de jeter à la porte de la salle d'attente.

Le visage du Domino s'éclaira.

– Ah ? Ils étaient saouls ?

- Oui. Une vraie honte.
- Comment ça ?
- Des jeunes gens de même.
- Quel âge ?
- À peu près seize ans.
- Des types d’ici ?
- Oui, ah, oui !
- Savez-vous leur nom ?
- Certainement.

Théoret se rejeta la casquette en arrière de la tête.

- Si je sais leur nom ! Je connais leur père depuis toujours...
- Donnez-moi les noms.
- Frédéric Routhier, Jacques Côté, et Royal Rousseau.
- Et ils ont seize ans ?
- Je ne sais pas trop si l’un d’entre eux n’aurait pas seulement quinze ans.
- Bon.

Le Domino inscrivit les noms.

– Et qu'est-ce qu'ils sont devenus ?

– Ils sont partis.

– Dans quelle direction ?

Théoret montra.

– Par là.

– Mais c'est la même direction qu'a prise  
Marianne Dupont !

Théoret se leva sur sa chaise.

– C'est bien vrai.

Le Domino se tourna vers Belœil.

– Ramasse tes hommes, cher inspecteur, et  
raccolons ces petits jeunes gens.

Il se tourna vers Théoret.

– C'est tout ce que vous savez ?

– Je le crois bien.

– Personne d'autre d'ici ?

– Personne.

– Pas d'automobile ?

Théoret se gratta la tête.

– Ouais, ben d'abord que vous m'y faites penser, il y avait une auto, oui. Parquée là-bas, près du magasin Joyal.

– Elle était là quand Mariette a pris le chemin. J'ai regardé cinq minutes plus tard, et elle n'y était plus.

– Ah ?

– J'ai pas pensé de vous dire ça...

Le Domino fit un geste tranchant.

– Connaissez-vous cette voiture ?

– Non.

– Du tout ?

– Absolument pas. D'ailleurs, faut pas oublier que la tempête empêchait de voir bien loin. L'auto m'a parue de couleur sombre.

– Les phares allumés ?

– Seulement les petites lumières de stationnement.

– Et vous n'avez pas reconnu la voiture ?

– Non.

Le Domino se releva.

– Viens Belœil, allons voir à nos trois jeunes gens. Merci beaucoup, monsieur Théoret... D'ailleurs, nous reviendrons vous voir... Qui sait si vous n'auriez pas d'autres renseignements dans le temps...

Théoret riait.

– C'est bien possible, monsieur Ducharme, bien possible.

Les deux policiers, le policier officiel et son compagnon de l'ombre, sortirent et se dirigèrent vers l'hôtel.

En chemin, le Domino dit à Belœil :

– Tu vois qu'il ne faut jamais désespérer de rien ?

Rendus à l'hôtel, l'inspecteur Théo Belœil convoqua ses hommes, leur donna les noms des trois saoulards de la veille, et leur commanda :

– Ramenez-moi ces trois types-là ici, au galop.

Et se tournant vers le commis de l'hôtel :

– Apporte-nous deux bières, pendant que nous attendons mes hommes.



## VII

Une demi-heure plus tard, les trois hommes de Belœil arrivaient.

Ils menaient devant eux les trois jeunes gens que voulait questionner le Domino noir.

C'étaient trois adolescents morts de peur.

Un blond fade, Jacques Côté, un brun aux yeux vifs, Frédéric Routhier, et un petit châtain à l'air effronté, Royal Rousseau.

Ducharme, l'alibi parfait du Domino noir, les toisa en silence pendant quelques minutes.

Ils se tenaient debout, casquette à la main, timidement rangés près de la porte du lobby de l'hôtel.

Dans le corridor, le commis de l'hôtel allait et venait, cherchant à savoir ce qui se passait.

Belœil se leva, et alla fermer la porte.

Frédéric Routhier demanda :

– Qu'est-ce que vous voulez ?

Le Domino noir se leva, et marcha vers la fenêtre.

Le soir n'était pas aussi mauvais que la veille.

Une lune pleine brillait et éclairait la campagne recouverte de son épais manteau de neige.

Dans le village, il y avait une activité inaccoutumée.

On avait appris la disparition de Mariette Dupont, et les langues allaient leur train,

À la question de Routhier, le Domino répondit :

– Ce que nous voulons ? Vous allez voir.

– Nous n'avons rien fait.

– Ça, nous ne le savons pas encore. Où étiez-vous hier soir ?

– Dans le village, un peu partout.

– Mais encore ?

– Je... je ne sais pas.

Le Domino se fâcha net.

– Écoutez ! Si vous ne voulez pas vous trouver dans de mauvais draps, vous êtes aussi bien de parler. Ovide Théoret prétend vous avoir expulsés des abords de la gare hier soir, avant le train de Québec ?

– Oui, c'est vrai.

– Vous étiez saouls ?

– Oui.

– Vous n'êtes que des enfants. Où avez-vous pris votre boisson ?

Les trois se regardèrent, mal à l'aise.

– Où avez-vous pris votre boisson ?

Le petit blond fade, Jacques Côté, murmura :

– À Québec.

Le Domino fit un geste ennuyé.

– Il est très facile de prouver si vous êtes allés à Québec récemment.

Royal Rousseau parla.

C'était le plus vieux des trois.

– C'est pas important, où nous avons pris notre boisson. Vous êtes ici pour retrouver Mariette Dupont, pas pour la boisson...

Mais le Domino eut un sourire.

– Plus j'y pense, mes petits, plus je crois qu'au contraire, la boisson a beaucoup à faire avec cette disparition. Remarquez bien (il se retourna vers Belœil)... remarquez bien que c'est une simple intuition.

Puis se tournant vers le trio.

– Où êtes-vous allés, en partant de la gare ?

Absolument apeurés maintenant, les trois jeunes gens se consultèrent du regard.

– Nous sommes allés chez un ami.

– Quel ami ?

– Hermann Julien.

– Quoi y faire ?

– Finir de boire nos bouteilles.

– Vous êtes allés chez lui ?

– Oui.

– Vous pouvez le prouver ?

– Certainement, il y avait là Hermann, et un ami, Alphonse Boulanger.

– Bon, allez-vous-en chez vous, nous vous reverrons. Et si vous tenez à votre liberté, ne quittez pas le village sans notre permission !

## VIII

Hermann Julien reçut les policiers avec de la froideur.

– Qu'est-ce que vous voulez ?

– Savoir si Frédéric Routhier, Jacques Côté et Royal Rousseau sont venus ici hier soir.

– Oui.

– À quelle heure ?

– Je ne sais pas, vers huit heures je crois, peut-être plus à bonne heure.

– Vous ne pouvez être certain ?

– Non.

Hermann Fortier demeurait dans une maisonnette à l'autre bout de village, une marche d'environ quinze minutes de la gare.

Les heures corroboraient.

Mais le Domino n'aimait pas le ton de voix de

Julien.

Il n'aimait pas non plus la réticence qu'il montrait.

Julien était un homme d'environ trente ans.

Très grand et solide.

Mais les yeux faux et la lèvre sensuelle.

À tout hasard il lui demanda :

– Avez-vous une automobile ?

– Oui.

– Quelle sorte ?

– Un sedan.

– Quelle couleur ?

– Noir.

– Vous en êtes-vous servi hier soir ?

Hermann Julien eut une imperceptible hésitation.

Puis il affirma :

– Non je ne l'ai pas sorti.

Le Domino le regarda droit dans les yeux

pendant quelques minutes.

Puis il sortit suivi de Belœil qui claqua la porte.

– Qu'est-ce que tu en penses ? demanda Belœil.

Le Domino hocha la tête.

– Le type est craintif. Il a quelque chose à cacher. Je me demande ce que c'est.

Horace Ferland le constable du village s'en venait sur le trottoir.

Belœil lui présenta l'alias du Domino noir.

– Bonsoir monsieur Ducharme.

Les trois hommes revinrent à l'hôtel.

– Ce que je vais vous demander monsieur Ferland, dit le Domino, c'est de me donner des petits détails de caractères. Nous avons des indices qui peuvent bien être faux... mais il ne faut rien négliger...

– C'est bien entendu.

Ils arrivaient à l'hôtel.



Dans le lobby, une fois assis, le Domino continua.

– Nous savons que quelques minutes avant l'arrivée du train, trois jeunes gens en état d'ivresse rôdaient dans les alentours de la gare. Nous savons qu'une automobile, lumières de stationnement allumées, était parquée non loin de la gare. C'est peu, mais c'est un commencement.

– Qui sont les jeunes gens ? demanda Ferland. Est-ce que Routhier est un de ceux-là ?

– Oui. Routhier, Côté et Rousseau.

– Ah, bon. Le trio habituel.

– Ils sont amis ?

– Oui. Ils boivent plus que de raison.

– Alors c'est normal.

– Très normal. Depuis un an, ces trois enfants se procurent de la boisson quelque part, et boivent.

– Mais leurs parents...

– Sont absolument impuissants ? Ils ont tout fait. Et sauf les faire passer un stage à l'école de

réforme, ce que je ne leur conseille pas, ils ont tout essayé.

Le Domino prenait des notes.

– Le mystère est l’endroit où ils se procurent leur boisson...

Ferland eut une exclamation.

– Vous me faites penser à quelque chose. Mariette Dupont le savait, elle, où ils se la procuraient, leur boisson... Elle avait menacé quelqu’un de le rapporter pour vente de boisson à des mineurs...

– Est-ce que les trois jeunes gens allaient encore à l’école ?

– L’un d’entre eux a commencé à boire avec le groupe alors qu’il allait encore à l’école de Mariette.

– Ah, bon.

– Et elle avait surpris une vente d’alcool...

– Mais vous ne savez pas qui elle a menacé ?

– Non...

Ferland avait l’air d’un homme qui cherche...

– Mais je crois que je pourrais le savoir... Mon avis que Rose Drouin, du téléphone le sait. Mariette n'avait pas de secrets pour elle...

À ce moment, un policier entra.

Il montrait un moulage en plâtre.

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

– Vous nous aviez demandé de vérifier l'endroit approximatif où la voiture était parquée, la voiture mentionnée par Ovide Théoret. Nous avons trouvé sous de la neige très molle amassée par le vent, une trace de pneu bien marquée dans de la glace... Au début de la tempête, hier soir, il faisait doux, et la neige mouillante a gelé ensuite. Voici l'empreinte.

Belœil l'examina.

Le Domino noir, penché au-dessus de lui, l'examina aussi.

– Regardez ! dit-il, une marque très distinctive... Voyez-vous cette marque en forme de croissant... Un peu comme un V évasé ?...

On approuva.

– Trouvez-moi le pneu et je vous jure qu’il est absolument possible de l’identifier sans erreur aucune.

Belœil se leva.

– Fort bien. Allons voir Rose Drouin. J’ai l’impression que si nous trouvons la voiture, nous aurons trouvé le vendeur de boisson, et si nous trouvons le vendeur de boisson, nous l’avons trouvé notre criminel !...

– Quelle est votre théorie ? demanda Ferland.

– Notre théorie, dit le Domino noir, est celle-ci. La jeune fille est descendue du train. Elle a marché vers sa pension. Mais alors qu’elle passait vis-à-vis la voiture parquée, elle aperçut les trois jeunes buveurs qui achetaient de la boisson de ce même type qu’elle avait menacé de sanctions récemment... Vous devinez le reste...

Ferland sourit.

– Vous oubliez cependant une chose...

– Quoi ?

– C’est bien beau de tout prouver ça, mais comment allez-vous prouver que votre suspect a

tué Mariette ?

- Le cadavre de Mariette, où est-il ?
- Comment ça ?

## IX

Le cadavre de Mariette fut découvert une heure plus tard.

Alors que Rose Drouin était à dire aux policiers le nom de celui qui avait été menacé par Mariette, un policier arriva à la course.

– Nous avons le cadavre !

– Le cadavre ? Elle est morte, alors.

C'était Horace Ferland qui s'était exclamé.

Le policier continua :

– C'est un petit garçon qui l'a trouvé. Elle a été jetée dans le fossé d'une route en arrière du village.

– Le petit garçon est-il ici ?

– Oui.

– C'est bon, il va nous conduire.

Puis Belœil demanda :

– Comment se fait-il qu’il l’ait reconnue ?

– C’est son institutrice...

Le groupe partit, et se rendit en vitesse sur les lieux du crime.

Cinq minutes plus tard, le petit garçon, excité, bégayant, blanc comme un drap, montrait de son doigt.

– Tiens, c’est là ! C’est là !

C’était là, en effet.

Gisant dans le fossé, face dans la neige, le cadavre de Mariette Dupont.

Elle n’avait rien perdu de sa beauté, et même dans la mort elle se révélait une magnifique femme.

Le Domino laissa échapper un sifflement d’admiration.

– Diable, c’est une vraie femme, ça !

Puis il se mit à l’œuvre.

Le travail de détective est souvent ingrat.

Il consiste en minutieuses recherches.

Et le pire étant, évidemment, que les détectives ne savent souvent pas ce dont ils sont à la recherche.

Mais les recherches sont nécessaires, car de celles-ci dépendent les indices, eux-mêmes souvent la seule façon de trouver une solution logique à un crime.

Ainsi, ce soir-là, à la lumière des projecteurs électriques de la police, le Domino noir scruta minutieusement chaque pouce de terrain dans un rayon de trois cents pieds de l'endroit où le cadavre avait été découvert.

La seule chose qu'on découvrit fut une autre marque de pneu.

Le Domino cria :

– Belœil ! As-tu le plâtre de l'empreinte de pneu trouvée au village ?

– Oui, un instant.

Il l'apporta.

Pas d'erreur, les deux étaient identiques.

– Je crois, dit le Domino, que nous



commençons à avoir des indices sérieux. Nous savons qui avait des raisons sérieuses de faire taire cette jeune fille, donc un mobile. Nous savons qu'une voiture était stationnée là où elle a passée, nous avons l'empreinte de son pneu. Nous savons que LA MÊME voiture est venue ici, là où nous trouvons le cadavre de Mariette Dupont.

Il ajouta :

– En voilà tout de même assez pour régler le cas du type... Il s'agit maintenant, ou de trouver d'autres preuves, ou d'essayer de bluffer...

Belœil regardait le cadavre.

– Le crime a été commis froidement. Vois comme elle a été étranglée avec méthode. Non, bluffer ne servirait à rien. Trouvons l'auto, et connaissons son propriétaire. Si celui-ci est le même que nous soupçonnons... eh, bien ! arrêtons-le.

Il mit les mains dans ses poches et se carra les pieds. ,

– Après il sera toujours temps de bluffer !

Le Domino jeta un dernier coup d'œil.

– J'ai fini, ici. Il n'y a rien à découvrir. Fais enlever le cadavre, et met un couple d'hommes pour garder jusqu'à demain matin.

Ils revinrent à l'hôtel.

Une heure plus tard, ils étaient couchés, se préparant à la dure journée du lendemain.

Du renfort était arrivé, et Belœil avait posté un homme à la garde de la demeure de leur suspect.

Deux autres gardaient l'endroit où le cadavre avait été trouvé.

La maison de Routhier, celle de Rousseau, et celle de Côté étaient gardées à vue par trois policiers.

Ces précautions ayant été prises, Belœil se coucha et dormit.

Le Domino noir, gardant son déguisement de Donat Ducharme, se coucha aussi, et dormit pesamment, amorti par le bon air de la campagne, jusqu'au lendemain matin.

## X

Le lendemain matin, les policiers se remirent au collier.

De nouveaux renforts vinrent remplacer les policiers ayant passé la nuit en surveillance.

Et Belœil eut une conférence avec Horace Ferland.

Il lui donna certaines indications.

Des ordres à exécuter.

Horace Ferland partit vers le chef-lieu, au village voisin.

Le Domino noir, de son côté, retour à l'endroit où avait été trouvé le cadavre de Mariette Dupont.

Une fois de plus il chercha...

Et cette fois, la lumière du jour aidant, il trouva autre chose.

Une paire de gants.

Une paire de gants assez spéciale.

Le pouce du gant de la main droite avait été retourné par en-dedans.

Complètement par en-dedans.

Longuement il réfléchit.

Il tournait et retournait dans sa main ce gant au pouce retourné.

Le gant de l'autre main avait le pouce intact.

Le front du Domino noir était plissé par la perplexité. Que venait donc faire ici ce gant ?

Puis, son visage s'éclaira.

Il avait trouvé la clé du problème.

Et en trouvant la clé du problème, il avait trouvé le coupable. Il en était presque sûr.

Il revint au village.

À la gare, il retrouva Ovide Théoret. Le gros Ovide fumait placidement.

– Bonjour, monsieur Ducharme. Puis, du nouveau ?

– Oui, et non, monsieur Théoret. Vous connaissez Hermann Julien ?

– Certainement.

– Saviez-vous qu’il vendait de la boisson dans le village ?

– Je m’en doutais un peu.

– Vous ne savez pas à qui ?

– Je ne le sais pas. Du moins, je ne pourrais pas le prouver. Mais il a été dit que Julien se spécialisait dans la vente de spiritueux à des jeunes gens encore à l’école. Ils en prennent à tort et à travers, sans se soucier de la qualité, des sceaux nécessaires, et autres conditions. À part ça, le prix...

Le Domino jouait avec un crayon sur le bureau du chef de gare.

Il réfléchissait.

– Dites-donc, monsieur Théoret, Hermann Julien a-t-il déjà eu un accident ?

– Quelle sorte ?

– Un accident... tout simplement...

## XI

Pendant que le Domino interrogeait Ovide Théoret, Belœil ne perdait pas son temps.

Et quand le Domino revint à l'hôtel, il trouva Belœil radieux.

– Mon vieux, ça marche.

– Ça marche ?

– Oui. Nous faisons des progrès. As-tu du nouveau ?

– Oui.

– Quelle sorte ?

– Une erreur stupide du criminel,

– Quelle erreur.

– Il a laissé ses gants sur la scène du crime.

– Non !

– Justement, mon cher.

– Alors par ces gants...

– Par les empreintes de pneus, par le modèle...

– Nous tenons notre homme...

Belœil se frotta les mains et répéta :

– Nous tenons notre homme.

Mais le Domino noir lui jeta une douche froide !

– Crois-tu en avoir assez pour le faire condamner en cour ?

– Ah ?

Belœil avait la bouche grande.

– C'est vrai que... constata le policier.

– C'est vrai que, interrompit le Domino, tu as des preuves qui servent à te convaincre toi, à me convaincre moi. Mais un jury ?

– Il nous faudrait plus que ça.

– Il nous faudrait une confession, ou une autre preuve absolument convaincante.

Un policier entra.

– Inspecteur, il arrive quelque chose. À tout

hasard, nous avons essayé de relever des empreintes sur le cadavre, autour du cou, particulièrement, et nous avons relevé, sur une ceinture de cuir brillant, que la jeune fille portait autour de sa robe, deux très bonnes empreintes.

– Pas les siennes ?

– Non.

Belœil se mâcha la lèvre.

– Ça pourrait être un petit ami à Québec. Ce serait une bonne place pour lui trouver des empreintes.

Mais le Domino secoua la tête.

– Non. D'après les dépositions, elle serait partie de chez sa cousine pour se rendre à la gare. Je crois, Belœil, que ce sont là les empreintes du meurtrier. Sa deuxième erreur, celle d'empoigner la jeune fille par la taille pour la jeter dans la voiture, probablement.

Il se leva.

– Moi, j'ai assez de preuves pour l'arrêter. Allons-y !



## XI

Une demi-heure plus tard, Belœil, le Domino noir, et cinq policiers frappaient à une porte.

Il vint ouvrir lui-même, celui que la police allait accuser du meurtre odieux de Mariette Dupont.

Hermann Julien.

Pâle et défait, les yeux plus fautifs que jamais, les lèvres toujours aussi sensuelles.

– Qu'est-ce que vous voulez ? dit-il en voyant les policiers.

Belœil s'avança.

– Hermann Julien, dit-il, je vous arrête pour le meurtre de Mariette Dupont. Tout ce que vous direz maintenant peut être employé contre vous en cour.

– Julien se mit à rire.

Mais son rire était jaune, il sonnait faux ?

– Vous n’êtes pas sérieux ?

– Certainement que nous sommes sérieux.

Les policiers se ruèrent sur Julien, et celui-ci en un tournemain fut proprement ligoté, les mains emprisonnées dans des menottes.

Il ne protesta plus, mais se contenta de ricaner.

On l’amena à l’hôtel.

On le confronta avec la preuve.

Car en l’amenant, on avait aussi amené sa voiture, et un des pneus d’en avant portait la marque relevée sur les empreintes trouvées au village et là où fut trouvé le cadavre.

Les empreintes étaient les siennes, celles découvertes sur la ceinture de cuir de la victime.

Le mobile était encore un soupçon, mais on y verrait.

Mobile, occasion, empreintes de pneus, empreintes digitales, c’était presque suffisant.

Mais Hermann Julien ne broncha pas.

À chaque nouvelle preuve amenée contre lui, il ricanait.

Le Domino se pencha vers Belœil.

– Le bougre sait bien que nous n’en avons pas assez et que nous cherchons à le faire avouer.

Et Belœil soupira :

– Si au moins nous avons quelque chose de plus. Un indice, un témoin...

Le Domino se frappa le front.

– Je pense à quelque chose.

Et il sortit en courant.

Belœil le suivit.

Non sans jeter un ordre à ses hommes.

– Gardez-le bien, c’est un renard, celui-là !

## XII

Le Domino avisa un des hommes de Belœil debout dehors.

– Ramassez le policier Ferland, cria-t-il, et dites-lui d’amener ici Rousseau, Routhier et Coté, nos trois ivrognes.

Mais Belœil s’interposa.

– Inutile, vieux. Ferland est justement à les ramasser, il sera ici dans quelques minutes. J’avais pensé qu’on pourrait en avoir besoin.

Le Domino et Belœil, dehors, attendirent l’arrivée du constable et de ses prisonniers.

Il arriva une dizaine de minutes plus tard.

– Montez-moi ça à une chambre, dit Belœil. La mienne. Je vous y rejoins dans un instant.

– Oui, inspecteur.

Quand il estima que la patience des trois

jeunes gens, et leur système nerveux était assez émoussé, il monta.

Il les trouva tous les trois assis sur le lit.

Ils avaient la tête basse, les yeux rougis, les joues exsangues.

– Bon, maintenant, vous allez avoir une surprise.

Le Domino se tenait dans la porte.

– Savez-vous pourquoi vous êtes ici ?

– Non.

– Parce que vous êtes en état d'arrestation pour complicité dans le meurtre de Mariette Dupont.

Les trois entrèrent en même temps.

– Complicité ?

– Oui, messieurs.

– Ce n'est pas vrai.

– Vous direz ça au jury, messieurs.

– Au jury ?

– Oui, messieurs. En attendant, nous avons la

confession écrite de votre ami Hermann Julien.  
Ils vous accuse tous les trois de lui avoir aidé à tuer Mariette Dupont.

– Il nous accuse ?

C'était Rousseau qui avait crié.

– Il ment plein sa face !

– Pourtant, il vous accuse...

Alors la triste vérité sortit.

Petit à petit...

Once par once.

Le soir de la tempête, les trois adolescents avaient pris un coup.

Ils étaient allés « mener le diable » à la gare, et Théoret les avait expulsés.

Ils étaient partis, juste comme le premier sifflet de la locomotive tirant le train de Québec, et contournant la montagne, avait retenti.

Ils avaient marché dans le chemin.

Une automobile parquée avait attiré leur attention.

C'était celle d'Hermann Julien.

– Alors, dit Routhier, nous sommes montés à bord, et nous lui avons demandé de la boisson.

– C'était lui qui vous en vendait ?

– Oui.

– Il vous en a vendu ?

– Oui.

– Que faisait-il là ?

– Il nous dit qu'il attendait Alphonse Boulanger.

– Un ami.

– Oui, son associé dans l'affaire de la boisson.

– Ensuite ?

– Nous avons reçu trois bouteilles de rye, pour lesquelles nous l'avons payé.

– Combien ?

– Dix dollars chacune.

– Mince, c'est pas bon marché !

Routhier baissa la tête et rougit.

– Ensuite, continuez ! ordonna le Domino noir.

– Nous avons vu venir Mariette Dupont.

– Oui ?

– Il était trop tard, elle avait vu Hermann remettre une bouteille à Jacques Coté, et Jacques qui lui donnait le dix dollars.

– Alors ?

– Hermann l’a aperçue, et il est sauté au bas de son automobile. Il a couru vers Mariette, et il lui a donné un coup de poing sur le menton. Elle est tombée.

– Ensuite ?

– Il l’a ramassée par la taille...

Le Domino regarda Belœil...

– Et il l’a apportée à l’auto.

Coté continua :

– Boulanger est arrivé en courant. Il a vu Mariette, et il a dit à Hermann, tant mieux si tu peux t’en débarrasser. Moi, j’vas t’aider.



Rousseau reprit la parole...

– C'est là que Mariette s'est éveillée, et elle s'est mise à crier, alors Hermann lui a dit : « Tais-toi, ma maudite, ou ben j'vas te tuer ! » Mais elle a continué à crier pareil, et Boulanger s'est penché en arrière et il lui a donné un autre coup de poing.

Le Domino frissonna.

– Elle s'est tue ?

– Oui, elle était encore sans connaissance.

– Et vous autres ?

– Routhier, dit Rousseau, a dit qu'il voulait pas se mêler de ça, et Julien s'est mis à sacrer, alors on s'est en allé... Julien nous a crié : « Si vous ouvrez la bouche, vous êtes morts. Elle voulait tous nous déclarer, moi pour vous vendre de la boisson, vous autres pour en acheter. On va l'arranger solide. C'est votre intérêt autant que le nôtre, ça fait que fermez-vous, si vous tenez à la vie ! »

– Vous êtes partis ?

– Oui, chacun chez nous.

– La déclaration d’Hermann comme quoi vous étiez chez lui ?

– C’est pour son alibi à lui, en même temps que le nôtre.

– Bon, merci beaucoup.

Côté secoua sa tignasse blonde en voyant le geste du Domino

– Vous nous arrêtez pas ?

– Non.

– Ah, bien !

– Hermann Julien n’avait rien dit. Nous voulions simplement avoir votre témoignage.

Les trois jeunes gens, bouche bée, ne comprenant rien, virent partir les policiers qui descendaient en hâte dans le lobby.

Là, le policier-sténographe qui avait enregistré la déposition des trois adolescents, la lut à haute voix, à la demande de Belœil, et au bénéfice d’Hermann Julien.

Celui-ci pâlit graduellement au cours de la lecture.

Tout à coup il fit un geste.

– C’est bien, n’allez pas plus loin, j’avoue.

– Gaston ? dit Belœil au sténographe, prend la déposition du suspect.

Et d’une voix sourde, Hermann Julien raconta son crime.

Comme il avait laissé les jeunes gens, puis de concert avec Alphonse Boulanger, il s’était rendu dans le chemin désert.

Là il avait pris Mariette, encore inconsciente, et il l’avait traînée vers le fossé.

Puis, froidement, méthodiquement, il l’avait étranglée.

– Comme ça, conclut-il, elle ne serait jamais plus une menace pour nous autres.

C’est Alphonse Bélanger qui soutenait le corps inerte de la jeune institutrice, pendant qu’Hermann l’étranglait.

Puis satisfait que personne ne les avait vus, ils étaient partis se coucher.

Pendant qu’il parlait, le Domino lui examinait

la main...

Il ne s'était pas trompé... il manquait un pouce  
à Hermann Julien...

Cela, plus qu'autre chose, l'avait trahi...



Cet ouvrage est le 698<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Littérature québécoise*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.